

Yann RICHARD
IEI – Paris III

Francophonie – persophonie, destins croisés

Je dois à la mémoire de ce grand francophone qu'a été Javād Ḥadīdī quelques réflexions sur un phénomène dont il était à la fois l'acteur, l'auteur, l'observateur et l'amoureux, je veux dire la rencontre de deux grandes cultures dont il possédait, mieux que quiconque, tous les secrets, la française et la persane.

Depuis la chute du régime pashtounophone des Taliban à Kaboul, le retour relatif de la langue persane (appelée *dari* par les Afghans) donne une nouvelle perspective à la notion de persanophonie ou persophonie (pour reprendre le terme allemand de Bert Fragner). À l'issue de cette guerre sur-réaliste qui a mis en jeu les armes les plus sophistiquées dans un des plus pauvres pays du monde, en 2002, la refondation d'un lycée français dans la capitale afghane a été présentée par certains comme le remède le plus approprié au désastre de la société afghane : la poursuite de la francophonie au cœur de la persophonie éclatée. L'enjeu linguistique, instrumen-

talisé par les uns, idéalisé par les autres, peut nous servir de point de départ pour une réflexion sur le dialogue. Avec le persan et le français, ne s'agit-il pas du dialogue d'ambitions dépassées par l'histoire, de cultures universelles écrasées par la mondialisation ?

Le persan, langue du paradis

Les Européens se souviennent que le persan leur a servi longtemps de langue diplomatique et administrative avant d'acquérir, surtout à partir du XIX^{ème} siècle, le statut de grande langue de culture. En effet, les Allemands, les Autrichiens et les Européens de l'Est en général (mais aussi dans une certaine mesure les Français) ont rencontré le persan par l'intermédiaire des Ottomans, dont la culture était fortement imprégnée d'influence iranienne. Selim I^{er} (qui se faisait appeler Selim Shāh, règne de 1512 à 1520), l'ennemi juré de la Perse safavide, composait des poèmes en persan. Il est vrai qu'à la même époque Shāh Esmā'īl (le fondateur de la dynastie safavide, règne de 1501 à 1524) écrivait sa poésie mystique... en turc ! En tout cas, pour les Français au XVII^{ème} siècle, la langue persane, acquise à Istanbul par les drogmans, était l'instrument privilégié de la diplomatie orientale.

Les Britanniques ont rencontré le persan plus tard par l'intermédiaire de l'Inde où c'était la langue officielle. Les musulmans qui avaient dominé politiquement l'Inde étaient fascinés par la littérature persane et les cours mogholes se sont enrichies pendant plusieurs siècles de l'expertise de penseurs et artistes (peintres et musiciens) iraniens qui trouvaient l'air d'Ispahan oppressant, idéologiquement et politiquement.

On pourrait multiplier les exemples de l'extension géographique du persan, de la Bosnie à la Chine, son rôle dans la culture islamique classique et son influence indirecte, par le biais des traductions, dans la culture moderne, son influence sur le romantisme européen notamment. Dans trois

pays (l'Iran, le Tadjikistan, l'Afghanistan), il a un rôle identitaire, même si ce rôle est limité par l'usage d'autres idiomes. La réalité ne permet pas de faire du persan, comme certains l'ont suggéré, une langue internationale acceptée comme telle par l'UNESCO, par exemple, au même niveau que le russe ou le chinois.

La dimension transnationale du persan nous rappelle un fait atypique dans l'histoire du monde musulman : les Iraniens, vaincus par les Arabes musulmans quelques années seulement après la mort du Prophète, sont passés dans la nouvelle religion au cours d'un processus relativement spontané, la majorité des Iraniens devenant musulmans au bout d'environ deux siècles, sans perdre leur identité nationale ni leur langue. On a souvent dit que le persan moderne (parlé par les Iraniens depuis le IX^{ème} siècle) est né d'une réaction nationale contre l'envahisseur arabe. Bert Fragner a critiqué cette vision romantique anachronique : la naissance du persan n'a rien à voir avec la résurgence de mouvements populaires (*sho'ubīya*) qui ont accompagné la révolution 'Abbāsīde. Il s'agit plutôt d'une généralisation de l'emploi de la langue persane, relativement facile et souple (pour y intégrer des mots non persans), dans une région où l'administration était entre les mains de fonctionnaires iraniens qui ne maîtrisaient eux-mêmes l'arabe qu'au prix de beaucoup de difficultés. Les premiers écrits en persan moderne qui nous sont parvenus sont des écrits religieux (commentaires et traductions du Coran, écrits dogmatiques et philosophiques), très vite suivis de textes littéraires : les souverains locaux, loin de leurs suzerains califaux, demandaient à leurs poètes d'écrire dans une langue compréhensible pour eux et pour le plus grand nombre. En aucun cas la domination de l'islam n'y était mise en question.

Si l'on accepte cette interprétation, cela voudrait dire que le persan moderne, dès l'origine, aurait une sorte de dimension supra-ethnique. Ajoutons que, continuant l'usage

antique d'écrire les langues de l'empire iranien à l'aide d'alphabets empruntés aux langues sémitiques (araméen), les scribes musulmans écrivirent le persan à l'aide de l'alphabet arabe, montrant qu'en choisissant cette langue, ils n'avaient aucune prévention contre l'autre. L'accueil de mots étrangers en persan, à toute époque, a montré encore plus à quel point cette langue se définissait moins comme une émanation ethnique que comme un idiome de communication de haut niveau et sans barrière. Je la comparerais, de ce point de vue, à l'anglais d'aujourd'hui, dont l'origine britannique est estompée derrière la puissance américaine, et dont la commodité est reconnue par tout le monde même si on ne la maîtrise pas toujours parfaitement. C'est une langue qui n'appartient à aucune nation précise.

On ne saurait cependant nier le lien très fort entre le persan et l'histoire iranienne.

Pour les musulmans, la révélation a été transmise en arabe, langue qui doit absolument rester l'élément central de l'enseignement religieux : seule la lecture en arabe du texte sacré est légitime, et seule une connaissance approfondie de l'arabe permet de l'interpréter. Mais, comme l'a montré Nasrollâh Pourjavady, le persan a été utilisé très tôt par les mystiques du Khorassan : c'était leur langue maternelle, plus charnelle et plus intime que la langue apprise à l'école et utilisée pour la vie publique. Les premières traces de cette langue du cœur sont déposées dans la mémoire au moyen des comptines dont la mère berce son enfant. Pour la différencier de la langue commune et lui donner la marque prosodique adaptée depuis le modèle arabe, elle est prononcée avec des syllabes longues et brèves, alors que la langue de prose est à syllabes égales.

La force du persan, qui fut adopté par les poètes mystiques du Khorassan (depuis le XI^{ème} siècle) consiste à conquérir l'islam de l'intérieur. Et très tôt des traditions musulmanes rapportées du Prophète viennent même placer le persan au

rang de « langue du paradis », langue des anges ou des Houris. On dit que la conversion de Salmān le Perse à l'islam auprès du Prophète Moḥammad était les prémices de la conversion de tous les Iraniens, qui donnait sens à l'universalité de l'islam. Ainsi la langue du paradis pouvait légitimement exprimer les sentiments religieux puisque le Prophète lui-même l'avait reconnue.

Ferdowsi (940-1020) qui a composé l'immense épopée du *Livre des Rois* en persan a fait une double réussite : d'une part il a prouvé que cette langue, avec l'utilisation minimale de mots d'origine arabe, était capable d'exprimer des récits et des sentiments très variés, ouvrant la voie vers un essor littéraire immense. D'autre part en se disant musulman (il était chi'ite) et en employant le persan « moderne » pour chanter la grandeur des héros iraniens antiques, il permit aux musulmans iraniens de retrouver dans leur culture islamisée l'essentiel de leur identité et de leur mythologie iraniennes. Ainsi il garantissait l'islamisation de la culture persane qui a magnifiquement réussi son passage vers la civilisation islamique. Et nous avons, avec la langue persane, un cas unique dans le monde islamique d'une grande culture qui a survécu à la conquête musulmane tout en acceptant la nouvelle religion.

Langue et nationalisme, le modèle jacobin

Il serait paradoxal et anachronique de voir une volonté nationale moderne dans la constitution des empires ottomans et safavides en puissances rivales au début du XVI^{ème} siècle. On pourrait même dire qu'à cette époque, le dernier souci des dirigeants de la Perse était de défendre une idée nationale autour de la langue persane et d'une « patrie ». Jusqu'en 1925, avec quelques intermèdes sans importance, la Perse allait même être dominée par des souverains turcophones. Et dans le même temps, la diffusion de la langue persane de la Chine à l'Europe donnait à la Perse un rayonnement inespéré. Mais la coupure en deux du monde islamique, à la suite de la proclamation du chi'isme comme religion du royaume sa-

favide (1501) donnait le premier coup d'arrêt à cette diffusion. On pourrait comparer l'extraordinaire diffusion du persan dans toute l'Asie et jusqu'aux Balkans à la suprématie acquise, en dehors de tout nationalisme, par la langue française dans les cours européennes du XVIII^{ème} siècle. Qu'on se souvienne du concours proposé par l'Académie de Berlin en 1782 : « Qu'est-ce qui a fait la langue française la langue universelle de l'Europe ? par où mérite-t-elle cette prérogative ? peut-on présumer qu'elle la conserve ? » Le libellé de la question implique déjà que la suprématie du français ne fait aucun doute.

Une incertitude s'empare des révolutionnaires français qui s'aperçoivent que la popularité de leur langue auprès des aristocrates pourrait être un obstacle à son expansion en France même, où beaucoup de citoyens ne la parlent pas. L'idéal universaliste de la Révolution va tenter, au travers d'un effort de mobilisation intérieure et des guerres révolutionnaires puis des guerres napoléoniennes, de diffuser encore les qualités qui assuraient le succès de la francophonie : logique interne, esprit critique, clarté et stabilité de la langue (à une époque où aucune langue européenne ne peut vraiment s'imposer comme langue internationale). La rationalité jacobine était devenue la raison d'État. L'ancrage résolument nationaliste et le lien fort de la langue à son pays d'origine étaient assurés.

Le français s'est non seulement maintenu en Europe, mais il s'est même répandu dans le monde entier : diplomatie, religion, système métrique, sciences, expositions universelles, la langue de Voltaire s'imposait comme l'idiome commun. En Perse même, la modernisation utilisa de préférence le français comme véhicule, en partie pour ne céder aucun avantage à l'un des deux rivaux dont l'ingérence préoccupait de plus en plus les autorités de Téhéran, la Russie et l'Angleterre. Les élites iraniennes apprennent le français. Des gouvernantes françaises sont recrutées pour apprendre cette

langue aux jeunes aristocrates. Dans l'école Dārofonūn créée en 1850, on s'efforça dans un premier temps de recruter des instructeurs parmi les nationaux des puissances non expansionnistes de l'Europe, comme l'Autriche ou la Pologne, et la langue d'enseignement commune, qui exigeait souvent une traduction par interprète, était le français.

La suprématie du français en Perse fut accentuée par l'ingérence multinationale qui en fit la langue d'une grande partie de l'administration. Beaucoup d'écoles fondées par des missionnaires européens enseignaient le français aux chrétiens, puis aux musulmans également. L'Alliance israélite universelle, à partir de 1890, connue sous le nom abrégé (et plus laïc) de l'Alliance, enseignait les sciences modernes en français aux jeunes juifs d'Iran, mais aussi bientôt aux musulmans qui voyaient là une occasion d'accéder à la modernité (les enseignants venaient d'Europe). Les douanes, gérées à partir de 1900 par des fonctionnaires belges entraînaient tout le ministère des finances à une gestion en français. Et lorsqu'en 1911 les Constitutionnalistes recrutent un Trésorier général pour réorganiser les finances, l'Américain Morgan Shuster arrive avec ses quatre collaborateurs tous francophones : leur langue de travail est le français.

Ainsi, bien qu'éloignée de la Méditerranée, la Perse accédait à la modernité par la langue de Voltaire, de la même manière que l'Égypte ou l'Empire ottoman. La suprématie de la francophonie s'est maintenue dans l'aristocratie et dans les classes intellectuelles jusqu'aux années 1960, et même jusqu'à la veille de la Révolution de 1979. Elle fut cependant grignotée lentement par l'anglais depuis la chute de Moṣaddeq (1953) et la montée de l'hégémonisme économique et politique des États-Unis. Envoyer ses enfants aux États-Unis après leur avoir fait apprendre l'anglais devenait progressivement la clé de la réussite sociale.

Curieusement la Révolution n'a pas remis en cause le prestige du MIT et de l'éducation américaine : les grands

ministères (pétrole, affaires étrangères, économie...) ne pouvaient être attribués qu'à des diplômés de l'outre-Atlantique. Quand un enfant, au lycée iranien, apprend une langue étrangère aujourd'hui, il est évident qu'il s'agit de l'anglais, au point que *zabān* ne veut plus dire « langue », mais « anglais », de la même manière que *nushābe* ne veut plus dire « boisson », mais « Coca Cola ». La suprématie de l'anglais devient tellement envahissante, notamment après la fermeture des instituts français, allemand (Goethe Institut) et italien qu'un universitaire iranien lui-même formé en Californie alertait les autorités sur le danger qu'il y aurait, pour la République islamique d'Iran, à ne pouvoir établir des relations avec le monde extérieur qu'avec la langue de la puissance américaine. Il fallait, disait-il, rétablir la tradition de l'enseignement du français pour communiquer avec une grande partie de l'Afrique et de l'Europe, l'espagnol et le portugais pour l'Amérique du Sud, le russe et le chinois pour l'Asie, etc.¹

L'envahissement de la Perse par la francophonie, puis par l'anglophonie n'était pas curieusement la première inquiétude des réformateurs persans du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle. Lecteurs de Voltaire et souvent fascinés par le modèle français, ils auraient presque souhaité devenir culturellement des francophones. Mais, à l'instar des Jacobins de la Révolution française, ils étaient avides de rationalisation étatique et voulaient construire une unité nationale centralisée, au prix, s'ils le pouvaient, de l'écrasement des particularismes régionaux et des résistances ethniques. Partagés entre leur nationalisme persan et leur occidentalisation, ils désiraient, comme Taqīzādeh en 1920, l'eupéanisation à outrance en préservant l'identité par la langue et la littérature.

1. Nasrollāh POURJAVADY, "Seytara-ye zabān-e engelīsī va taz'īf-e zabān-hā-ye dīgar", *Nashr-e Dānesh*, VI, 1 (āzar-dey 1364/1985) [La domination de l'anglais et l'affaiblissement des autres langues].

C'est la phrase célèbre de Taqīzādeh qui, en inaugurant à Berlin une nouvelle série de la revue *Kāveh* en 1920, définit les nouvelles orientations idéologiques² :

« D'abord l'adoption et la promotion, sans condition ni réserve, de la civilisation européenne, une soumission totale à l'Europe, l'assimilation de la culture, des us et coutumes, de l'organisation, des sciences, de l'art, de la vie, tout le mode de vie de l'Europe, avec pour seule exception la langue, en écartant toute sorte d'auto-satisfaction, toute objection qui pourrait venir d'un sentiment patriotique déplacé ou faux. [...] L'Iran doit s'eupéaniser en apparence et en réalité, corps et âme, c'est tout (Irān bāyad zāheran va bātenan, jesman va rūḥ an farangī-ma'āb shavad, hamīn-o bas)».

L'exception de la langue, dont Taqīzādeh demande qu'elle devienne le seul refuge de l'identité, ne va pas de soi. Lorsqu'il écrit, en 1920, la pénétration du centralisme persan n'est pas encore entrée dans les faits, seules les grandes villes de province connaissent la persophonie. Telle est justement l'inquiétude de Taqīzādeh et des nationalistes qui voient avec anxiété les regroupements nationaux hétéroclites autour de la Perse : la Turquie qui, après avoir abandonné la plupart des possessions de l'Empire ottoman et avoir essayé en vain de conquérir l'Azerbaïdjan, se replie sur l'Anatolie où elle écrase les Kurdes sous le modèle d'une identité turque rêvée ; l'Irak, composé d'une mosaïque d'ethnies disparates, le Caucase turcophone regroupé en une entité qui s'approprie le nom d'Azerbaïdjan... Or Taqīzādeh, pas plus qu'Aḥmad Kasravī n'était persanophone d'origine. Ces deux nationalistes « modernes » et laïcs sont issus de familles cléricales de Tabriz où on leur a appris à lire l'arabe du Coran avant les premiers mots de persan. L'idée nationale persane est chez eux une volonté nationale plus qu'une raison ou une cause personnelle. Jusqu'à leur mort, en parlant ou en écrivant le persan, ils ne firent que traduire du turc. La lecture des

2. Ḥasan Taqīzādeh, *Kāveh*, éditorial du premier numéro de la deuxième série, Berlin, 22 janvier 1920, p. 279 de la réédition (Tehrān, Amīr-Kabīr, 1356/1977).

mémoires de Taqīzādeh, transcrits d'après des enregistrements, en est une preuve flagrante.

Le rêve moderne qui fut celui des derniers rois de France puis celui de la Révolution française, d'imposer un modèle étatique dans tout le pays et d'utiliser la langue pour unifier la nation, fut donc le même en Iran. Tous ceux qui, au nom de revendications régionalistes, autonomistes ou ethniques, ont résisté à cette politique répressive, ont systématiquement été accusés de manipulations étrangères. De graves crises régionales ont de fait permis des interventions étrangères, comme la sécession de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan en 1946, encouragés par l'armée soviétique. Cet échec et la trahison nationale qui apparaissait derrière les revendications locales suffisaient pour repousser tout assouplissement de la persanification de l'Iran.

La violence des discours jacobins et leur contestation par des partisans du pluralisme linguistique à l'intérieur de l'Iran a pu être mesurée lorsqu'un éditorial de *Našr-e Dāneš* critiqua, en 1988, les revendications exprimées par l'auteur d'une grammaire turque âzarie, qui demandait que la langue turque âzarie, parlée par environ 40% des Iraniens, fût reconnue comme deuxième langue nationale (alors que la Constitution de 1979 ne réserve ce rôle qu'au persan, autorisant par ailleurs l'enseignement et l'utilisation des langues régionales pourvu que les matières les plus importantes soient enseignées en persan). La tempête de protestations (et d'approbations) suscitée par cet article témoigne que le problème n'est toujours pas réglé. On se retrouve ici comme dans la France de 2002 pour laquelle l'intégration linguistique de la Corse dans la francophonie reste une doctrine intangible dont l'affaiblissement est ressenti comme un démantèlement national. Le moi collectif ne supporte pas le pluralisme linguistique.

L'Atlas d'Iran publié récemment d'après les statistiques du recensement de 1986, prouve que beaucoup de chemin reste à faire pour uniformiser l'Iran et il semble que l'évolution aille dans ce sens : alphabétisation généralisée, urbanisation rapide, brassage culturel dû aux migrations intérieures et vers l'étranger pour chercher des emplois, forte influence des médias nationaux font ce que le nationalisme volontariste ne réussissait pas à imposer. Le persan est aujourd'hui compris dans tout l'Iran même s'il n'est pas employé partout. L'école et la radio ont pénétré les résistances les plus anciennes et les plus tenaces.

L'ère de la mondialisation

À l'heure où la médiatisation accrue nous fait oublier les repères essentiels de l'identité et notre propre langue, les media nationaux contribuent plus rapidement que l'invasion des Mongols à la disparition des langues classiques, en Iran comme en France. Deux cultures linguistiques, la francophonie et la persophonie sont parallèlement confrontées à un défi semblable.

La langue a des niveaux différents selon qu'on s'adresse à ses proches immédiats ou que l'on écrit dans l'espoir de passer à la postérité. L'écriture porte en elle-même l'ambition de rester (*scripta manent* disait-on en latin). Et l'écriture poétique, de par sa plus grande aptitude à être mémorisée, reste sur le papier et dans le cœur. On a vu que dans la genèse de la langue persane moderne, il y a un peu plus de dix siècles, une conjonction de phénomènes divers a abouti à la constitution d'un idiome efficace à partir d'un fond linguistique moyen-perse hérité des Sassanides : il fallait communiquer entre provinces éloignées au moyen d'une langue accueillante pour les néologismes, et grammaticalement simple ; il fallait une langue intégrant des traits constitutifs de la culture musulmane arabe dominante (écriture,

vocabulaire, système prosodique) ; on devait enfin pouvoir exprimer dans cette langue à la fois l'identité séculaire de la Perse, dont le souvenir restait prégnant, et l'identité moderne de l'islam qui s'imposait comme religion de la majorité des Iraniens.

Miraculeusement le composé linguistique a pris racine, et les poètes mystiques lui ont donné très tôt sa légitimité. Plus miraculeusement encore, cette langue dont beaucoup d'éléments venaient d'ailleurs (de l'arabe, puis du turc) a établi un dialogue constant entre la culture populaire non-écrite, faite de contes, de comptines, de récits chantés et de cantilènes pour les grandes lamentations rituelles, et la culture savante, nourrie de Coran, d'arabe, de philosophie et de spéculation mystique. On constate en Iran la grande solidité de cette alliance en voyant l'écho des grands récits du *Livre des Rois* dans les récitations populaires, l'écho du drame de Siyāvash, le jeune héros injustement accusé d'adultère, dans les célébrations rituelles collectives du martyr de l'Imām Hōseyn. La connaissance de la poésie est fondamentale dans ce processus : jamais elle ne s'est éloignée de la culture populaire et on trouve encore aujourd'hui en Iran des gens qui connaissent par cœur des poèmes qu'ils n'ont jamais lus à l'école.

Le sort du français est plus complexe sans doute, car la culture littéraire s'y est développée depuis la Renaissance dans une élite nourrie des auteurs grecs et latins, loin des thèmes folkloriques, et dans une langue souvent incompréhensible pour le commun des mortels³. L'usage général du latin dans des secteurs centraux de l'enseignement ou de la religion, jusqu'au XX^{ème} siècle, a conforté l'aliénation de la population avec la langue littéraire qui s'imposait politiquement à elle. Le même phénomène est parfois dénoncé

3. Aliénation bien décrite par Thierry Maulnier dans son *Introduction à la poésie française*, rééd. Paris, Gallimard, 1982.

dans le persan où les éléments étrangers prennent une place grandissante dès que le niveau de spécialisation ou d'érudition éloigne le discours des sentiments ou du rêve : les savants iraniens, depuis la conquête musulmane, ont utilisé l'arabe, plus apte à exprimer l'abstraction et la spéculation, indispensable pour l'enseignement des sciences religieuses et utile pour communiquer dans le vaste monde musulman. Mais cet élément religieux, loin d'aliéner la langue savante, lui donnerait plutôt une touche de légitimité : quand on ne comprend pas un mot arabe compliqué, on ne met pas cette étrangeté sur le compte d'une pédanterie artificielle du locuteur, mais sur celui d'une pénétration plus grande de celui-ci dans le domaine religieux, et les néologismes persans, lorsqu'ils ne sont pas facilement décryptables, rendent le discours plus étrange qu'un bon mot arabe.

Une autre dichotomie atypique vient affecter le sentiment national iranien : le nom même de sa langue, qui ne correspond aujourd'hui qu'à celui d'une grande province, le Fārs, la Perside des Anciens. Alors que le pays s'est toujours appelé Irān et nommait sa langue *fārsī*, les Occidentaux l'appelaient traditionnellement la Perse, leur langue étant le persan. L'appellation « Iran », imposée par Reżā Shāh aux chancelleries étrangères en 1935 n'était qu'une revendication de reconnaissance nationale, pour rompre d'avec les images vieillottes qui encombrant les mémoires (tapis persan, miniature persane, chat persan, littérature persane) au détriment des connotations dynamiques (l'Iran moderne, le pétrole iranien, le chemin de fer transiranien). Aujourd'hui par contre, pour revenir à une image plus traditionnelle et moins conflictuelle de la modernité, des intellectuels iraniens proposent de revenir, dans les langues européennes, à l'appellation traditionnelle, la Perse⁴. Cela ne changerait rien pour les Iraniens eux-mêmes.

4. Eḥsan YARSHĀTER, "Communication", *Iranian Studies*, XXII, 1 (1989), pp. 62-65.

Le rôle de l'Académie, dans les deux langues, a été de fixer des normes et de définir les mots, éventuellement (en Iran) de proposer des termes nouveaux pour éviter les emprunts, ou d'accepter ceux-ci. La contradiction entre ce rôle de gardien national et la dimension internationale de ces langues se traduit par des mesures qui risquent de briser les liens anciens. À l'extrême, en choisissant l'alphabet latin, les turcs kemalistes adoptaient une réforme radicale qui les a culturellement éloignés de leur passé et de leurs colocuteurs turcophones d'Azerbaïdjan et d'Asie Centrale. Sans aller jusqu'à ces excès, les réformes ici de l'accentuation ou de l'orthographe, là du vocabulaire et de l'écriture (manière de couper les mots en persan écrit par exemple) altèrent la langue et accentuent les différences.

Mais l'expansion de la langue écrite dans des codes nouveaux (où le vocabulaire technique est très souvent emprunté à l'anglais par les Iraniens, au russe par les Tadjiks), et la fixation trop rigide de la grammaire classique démarquée d'une langue parlée constamment renouvelée représente un autre danger. Aujourd'hui les écrivains iraniens, prolongeant la pratique épistolaire privée qui utilise par écrit la familiarité de la langue parlée, transcrivent souvent les phrases telles qu'on les dit au quotidien, et inventent ainsi une nouvelle langue. Il y a désormais, de plus en plus, deux langues écrites et une littérature qui devient incompréhensible en dehors des frontières actuelles de l'Iran. La même chose peut être dite, *mutatis mutandis*, du français des romans policiers ou des médias, de plus en plus différent de la langue de Voltaire. Dans cette diglossie, que deviennent persophonie et francophonie ? La langue des médias et de la publicité, dont l'influence est immense et dont le rayonnement est national, contribue à compartimenter et à transformer les langues transnationales d'hier.

Conclusion

Les civilisations savent désormais qu'elles sont mortelles, disait Paul Valéry. On pourrait dire la même chose des espaces de culture que sont la francophonie et la persophonie. Sans doute est-il douloureux de constater la disparition de ces zones de dialogue international. Les politiques nationales hégémonistes changent selon l'attrait politique et économique des centres historiques et des métropoles commerciales. Le persan a cessé son expansion dans le monde musulman à partir du XVI^{ème} siècle, mais il a bénéficié jusqu'au début du XX^{ème} siècle d'un élan extraordinaire dont on peut constater encore aujourd'hui les traces. C'est aujourd'hui une langue parlée dans trois pays d'Asie, et une culture d'une exceptionnelle richesse qui continue de s'enrichir grâce aux Iraniens, Tadjiks et Afghans qui l'utilisent. La diaspora iranienne et afghane de la fin du XX^{ème} siècle a constitué une chance supplémentaire pour la langue persane à laquelle elle a donné une dimension planétaire : jamais on n'avait osé imaginer que des livres, recueils de poèmes, œuvres de théâtre ou de cinéma en persan, ou même des essais de sciences sociales puissent être créés, imprimés et diffusés en Europe, en Amérique du Nord ou en Australie comme autrefois à Istanbul ou à Calcutta. L'universalité de la langue persane, dans la mesure où la communication entre les foyers traditionnels de cette langue et les centres multiples de production sont maintenus, reprend un avantage. Souhaitons, bien que ce ne soit pas actuellement la tendance dominante, que les générations futures de persanophones vivant à l'étranger conservent leur patrimoine linguistique et le transmettent à leur tour à leurs enfants.

Quant à la France, qui fait des efforts pour maintenir une Agence internationale de la francophonie alors que les élites de l'Afrique francophone cherchent à envoyer leurs enfants à Harvard ou à Stanford, son espace d'influence culturelle se

restreint à mesure que les intérêts économiques dépassent la dimension de l'Hexagone. En Europe même, il semble que la langue commune devienne de plus en plus l'anglais comme c'est déjà la langue commune des Suisses alémaniques et romans. Les défis du futur ne sont pas perdus cependant tant qu'il restera des foyers de francophonie dominante, en Europe de l'Ouest, au Canada et en Afrique noire et tant qu'il restera des humanistes francophones de la qualité du regretté Javād Ḥadīdī.

On peut rêver en effet qu'en abandonnant les rêves de domination planétaire, la puissance américaine laisse se développer dans le monde des espaces de pluralisme culturel. Le Québec, en exigeant le bilinguisme, n'oblige-t-il pas les fonctionnaires canadiens fédéraux à apprendre le français. La chance des Wallons pourrait être également, en apprenant tous le flamand, d'obliger les flamingants à apprendre tous le français et à accepter son usage chez eux. L'Europe, pour réaliser plus concrètement l'équilibre entre les mondes latin, anglo-saxon-germanique et slave, pourrait également restreindre la diffusion de l'anglais pour développer – pourquoi pas ? – l'allemand, l'italien, le français ou l'espagnol... et le français y maintiendrait certainement ce prestige ancien d'une grande langue de civilisation.

Mes réflexions sur le destin de la francophonie et de la persophonie m'incitent à plaider pour l'enseignement des langues. Il n'y aura pas de dialogue entre nous si nous sommes obligés en permanence d'utiliser la langue d'une troisième nation, toujours la même, pour nous comprendre. Si chacun parle son dialecte sans faire l'effort d'être compris, cela s'appelle la Tour de Babel. L'idéal serait que chacun parle sa propre langue et que tous se comprennent. Cela s'appelle la Pentecôte, un grand moment d'ivresse et d'intercompréhension. On peut regretter la disparition des parlers locaux, des tournures provinciales, des accents qui

indiquaient le lien d'une personne à une histoire particulière... mais n'y a-t-il pas beaucoup d'avantages aussi à ce qu'un habitant de Mākū (en Azerbaïjan) puisse parler à son compatriote de Zāhedān comme un Breton d'aujourd'hui à un Alsacien d'aujourd'hui. Le danger serait qu'ils soient tous les quatre réunis et ne puissent plus se parler qu'en anglais.

Bibliographie

Louis-Jean CALVET, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette Littératures, 1999 [1^{ère} éd. Payot, 1987], 294 p., bibliogr.

Bert G. FRAGNER, *Die "Persophonie". Regionalität, Identität und Sprachkontakt in der Geschichte Asiens*, Berlin, Der Arabische Buch, 1999, 116 p., bibliogr.

Bernard HOURCADE, Hubert MAZUREK, Maḥmūd TALEGHĀNĪ & Moḥammad-Hosseīn PAPOLĪ-YAZDĪ, *Atlas d'Iran*, Montpellier-Paris, Reclus-La Documentation Française, 1998 (Dynamiques du territoire), 192 p., nombreuses cartes, bibliogr., index.

Gilbert LAZARD, *La formation de la langue persane*, Paris, Institut d'études iraniennes, 1995 (Travaux et mémoires de l'Institut d'études iraniennes, 1), 190 p., index.

Shāhroḡ MESKŪB, *Mellīyat va zabān : naqš-e divān va dīn va 'erfān dar nasr-e fārsī*, 2^{ème} éd., Paris-Vincennes, Khāvarān, 1368/1989, 226 p. [La nation et la langue : le rôle de l'administration, de la religion et de la mystique dans la prose persane].

Nasrollāh POURJAVADY, *Negāh-ī dīgar... Maqālāt va naqd-hā*, Tehrān, Rūzbehān, 1367/1988, 272 p. [Comprend notamment "Irān-e mazlūm" (L'Iran opprimé), repris de *Našr-e dāneš*, VII/5 mordād-šahrīvar 1366/1987, pp. 2-10 : critique virulente d'un livre du Dr Hey'at sur l'histoire de la langue et des dialectes turcs. Défense de la constitution iranienne de 1979 qui garantit l'intégrité territoriale et l'unité

linguistique nationale sans interdire l'usage et l'enseignement des langues régionales].

— “Farhangestān va mas’ala-ye vāže-hā-ye bigāneh”, *Našr-e Dāneš*, XIII, 3 (1372/1993), 2-3 [L’Académie iranienne et le problème du vocabulaire étranger].

— *Dar bāre-ye zabān-e fārsī*, Tehrān, Markaz-e Našr-e dānešgāhī, 1375/1996 (Bargozīde-ye maqāle-hā-ye *Našr-e Dāneš*, 7), 442 p. [Sur la langue persane].

— “Philosophie iranienne et caractère sacré de la langue persane”, in : *Mélanges littéraires et mystiques*, Tehrān, Presses universitaires d’Iran, 1998, 7-40 [traduit d’un article paru dans le *Našr-e Dāneš*, VIII, 2 (Bahman-esfand 1366/1987), 2-15].

— “Farānse dar Irān”, *Našr-e Dāneš*, XVI, 3 (1378/1999), 2-4 [Le français en Iran].

— *Bu-ye jān : maqāle-hā’ī dar bāre-ye she’r-e ‘erfānī-ye fārsī*, Tehrān, Markaz-e našr-e dānešgāhī, 1372/1993, 278 p., index [Le parfum de l’âme : mélanges sur la poésie mystique persane].

Eḡ sān YĀRSHĀTER, “Communication”, *Iranian Studies*, XXII, 1 (1989), pp. 62-65.